

Menaces et opportunités de la transculturation à la française : Quelques réflexions autour d'un cortège brésilien à Paris

Samedi 6 octobre 2012

Le « lavage de la Madeleine », ou le melting-pot en marche dans les rues de Paris



Dimanche 30 septembre dernier, j'ai assisté à un défilé brésilien sur les Grands boulevards : le « [lavage de la Madeleine](#) ». Inspirée d'une coutume ancestrale des populations afro-brésiliennes de Salvador de Bahia, cette manifestation est organisée tous les ans depuis 2002 dans le cadre du festival culturel brésilien de Paris. Elle consiste à descendre en cortège les Grand boulevards jusqu'à l'église de la Madeleine pour en laver les marches en chantant des chants religieux associant rites

catholique et afro-brésilien. Des groupes de danseurs et de musiciens – Maracatu, Batucadas, Samba, Forro, Capoeira - donnent un aspect joyeux et carnavalesque à cette cérémonie d'inspiration initialement religieuse.

L'irruption de cette pratique culturelle¹ déjà elle-même métissée sur les Grands boulevards parisiens a donné lieu à toutes une série de petites anecdotes et de micro-observations souvent surprenantes, qui ont alimenté ma réflexion sur le mouvement massif de trans-culturation² que nous traversons aujourd'hui, les faiblesses et les forces qu'il révèle de notre société, les menaces et les opportunités qu'il représente pour notre pays.



¹ Définition de la culture selon Wikipedia : en sociologie, la culture est définie comme "ce qui est commun à un groupe d'individus" et comme "ce qui le soude". Ainsi, pour une institution internationale comme l'UNESCO : « Dans son sens le plus large, la culture peut aujourd'hui être considérée comme l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances. » Ce "réservoir commun" évolue dans le temps par et dans les formes des échanges. Il se constitue en manières distinctes d'être, de penser, d'agir et de communiquer. Par abus de langage, on utilise souvent le mot "culture" pour désigner presque exclusivement l'offre de pratiques et de services culturels dans les sociétés modernes, et en particulier dans le domaine des arts et des lettres.

² La transculturation, concept forgé par l'anthropologue cubain [Fernando Ortiz](#) pour expliquer la formation de l'identité cubaine, désigne le mouvement par lequel deux cultures originellement distinctes, amenées à cohabiter sur un même territoire, abandonnent progressivement chacune certaines de leurs caractéristiques originelles pour en acquérir d'autres, inspirées de la culture voisine.

Des brésiliennes bien françaises... ou vice-versa



Première anecdote : lorsque j'avais consulté le programme de la manifestation, j'y avais trouvé une liste impressionnante de groupes folkloriques à consonance brésilienne : Batucada Batala, Maracatu Nacao Oju Oba, Maracatu de Leto, Compania Barrica Marambua Brasil, Tambor de Crioula, Maracatu Tamaraca, Maracatu Pernambuco Congo, Capoeira Aguia Dourada, Capoeira Sul Da Bahia.... Je pensais donc que tout Salvador de Bahia débarquerait ce jour-là à Paris. Et effectivement, ces groupes étaient bien au rendez-vous : nombreux, bruyants, souvent vêtus de costumes chamarrés, ils jouaient et dansaient avec une énergie et un enthousiasme très communicatifs.

Le problème, c'est que beaucoup des participants n'avaient pas vraiment l'air brésilien. Je me souviens en particulier de rangées entières de femmes aux cheveux blonds ou châtain clair, à la peau très blanche, dégageant une énergie incroyable avec leurs gros tambours. Et d'après les bribes de conversation que j'ai pu saisir au passage, elles semblaient parler un français parfait, sans aucun accent. Seul le meneur de jeu, plus une proportion presque normale de membres de la compagnie, avaient une couleur de peau un peu plus foncée...



En relisant le soir le programme du défilé, je trouvais la solution (d'ailleurs évidente) de cette énigme. La plupart des groupes formant le cortège, malgré leurs noms exotiques, ne venaient pas du Brésil, mais de France, et même, pour la majorité d'entre eux, de la région parisienne. L'enseignant ou l'animateur principal était souvent d'origine brésilienne, mais la plupart des participants de base étaient des français de souche. Je devrais d'ailleurs dire des françaises, tant la proportion de femmes était majoritaire, y compris et surtout parmi les joueurs des Batucadas (gros tambours) : une activité extrêmement physique, traditionnellement plutôt réservée aux hommes, mais qu'elles menaient cependant à bien avec énergie et enthousiasme³. Les beaux groupes brésiliens que j'ai vu défiler l'autre jour sur les Grands boulevards étaient donc, en majorité, bien de chez nous.

³ Il faudrait d'ailleurs s'interroger sur les raisons de cette surreprésentation féminine, y compris dans des activités qui au Brésil constituent plutôt un apanage masculin. Disponibilité de davantage de temps libre ? Appétence plus forte pour les activités de loisirs collectives à dimension artistique ? Curiosité plus marquée pour les cultures d'origine étrangère ? Sans doute un peu de tout cela.



Il est donc désormais possible d'organiser à Paris, en ne mobilisant pratiquement que des ressources autochtones, un mini-carnaval brésilien !! Bien sûr, cela ne vaut pas encore Rio de Janeiro, mais c'est tout de même d'une tenue très correcte – même si le meilleur groupe de danseuses était, de très loin, celui qui avait fait le déplacement de Salvador de Bahia pour l'occasion (voir photo ci-contre).

Cette prise de conscience m'enthousiasma littéralement pour mon pays, la France. Celui-ci, du fait à la fois d'un phénomène d'immigration massive, - en provenance de la planète entière et pas seulement du continent africain – et d'une capacité un peu secrète, mais bien réelle, à absorber et reformuler les modes d'expression culturels que les populations migrantes amènent avec elle, est en train de se transformer en un gigantesque chaudron de transculturation où sont déversés non pas deux, mais dix, cinquante, cent cultures différentes : les apports étrangers y sont malaxés, décomposés, recomposés entre eux comme avec le fond autochtone.

Résultat : de nouvelles formes d'expressions, plus ou moins métissées, apparaissent. Certaines sont le produit de synthèses entièrement nouvelles ; d'autres prennent racine, pratiquement intactes, dans notre pays. Au total, le spectre culturel français gagne à la fois en variété, en originalité et en créativité. A peu près toutes les grandes pratiques culturelles du monde – le plus souvent adaptées au contexte local - deviennent accessibles aux habitants de l'Hexagone, qui peuvent choisir de s'intéresser à l'une ou l'autre, simultanément ou successivement, en fonction de leurs goûts et de leurs affinités. Paris est par exemple devenu aujourd'hui à la fois une capitale internationale du tango argentin, de la danse orientale, de la musique africaine, des jazz nord américain et latino, du rap maghrébin, des rythmes cubains, depuis peu du violon tzigane...



L'énergie primaire de ce mouvement est fournie par le comportement des individus, qui mis au contact quotidien ou épisodique de cultures différentes des leurs, se prennent d'intérêt pour elles et finissent, à travers différentes expériences et pratiques, à les assimiler en partie. Je reviendrai plus loin sur cette attitude d'ouverture spontanée, qui parfois se manifeste là où l'on pourrait à priori s'y attendre le moins.

Mais, pour que l'alchimie du « melting pot » ait véritablement lieu, il faut que cette énergie individuelle soit canalisée, organisée par des mécanismes sociaux et des dispositifs institutionnels. J'en distinguerai trois, qui chacun est à l'origine des mélanges de texture et de saveurs différentes.



Le premier de ces mécanismes est constitué par les initiatives foisonnantes, non coordonnées, de petits groupes locaux de différentes natures – associations, écoles de danse et de musique, collectifs d'artistes –. Ceux-ci créent les cadres de proximité permettant aux curiosités et aux goûts individuels de se concrétiser sous la forme d'activités régulières : cours, soirées, rencontres, expositions, spectacles, voyages, stages, festivals etc. De petites communautés d'aficionados se

rassemblent ainsi autour de quelques animateurs de renommée locale, dans une atmosphère amicale et de découverte partagée, apportant souvent une contribution personnelle au groupe sous forme de bénévolat, de participation à de petits spectacles, etc. Ce type d'organisation est à la source de formes de pratiques de loisir à la fois très festives, à fort contenu en relations interpersonnelles et où chaque participant est susceptible de s'investir activement. Les groupes de Maracatu et de Batacada franco-brésiliens que j'ai vus défiler l'autre jour sur les Grands boulevards en constituent un parfait exemple.

La seconde catégorie est constituée par les politiques culturelles publiques, qu'elles soient nationales ou locale. Celle-ci se concrétisent par l'organisation de grandes manifestations (concerts, festivals, expositions, musée...), mobilisant des moyens importants (équipes nombreuses, matériels sophistiqués, lieux prestigieux) et faisant appel à des artistes et des oeuvres de forte notoriété. On a ici affaire à une forme de culture « institutionnelle, »



souvent de haute qualité et de grande valeur éducative, mais où les participants sont un peu cantonnés dans le rôle passif de visiteurs ou de spectateurs certes éclairés, mais séparés des artistes et des organisateurs par une assez forte distance. Dans cette catégorie, on peut citer, pour rester dans le registre des cultures du monde, le nouveau musée du quai Branly, qui présente des collections d'objets des civilisations d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et des Amériques (photo ci-contre).



Enfin, le troisième de type de mécanisme est lié à l'action des médias de masse (radio, télévision, journaux), capables de diffuser rapidement et largement une information sur des pratiques ou manifestations culturelles d'origine allogène se déroulant en France. Cependant, les plus influents de ces médias (grandes chaînes de télévision commerciales..) sont parfois amenés à présenter, surtout aux heures de grande écoute, une image quelque peu appauvrie et stéréotypée de ces cultures étrangères. Elles donnent ainsi au « melting pot »

dont elles sont la source la saveur d'un grand ragoût cliquant mais finalement assez insipide, fabriqué de manière industrielle, voire même quelque peu frelaté du fait de ses motivations très commerciales. La masse indifférenciée du public est au pire totalement passive devant son écran, au mieux appliquée à zapper de manière convulsive et désordonnée entre une surabondance d'images-clichés. Elle est séparée par une distance quasi-cosmique des vedettes et animateurs de ces émissions audiovisuelles, transformés en « stars » à la fois omniprésentes et inaccessibles.



Bien sûr, ces trois mécanismes ne sont pas isolés les uns des autres par des barrières hermétique, mais peuvent au contraire interagir et entrer en résonance : reportages télévisés sur de grands festivals (photo ci-contre, équipe de télévision au carnaval de Rotterdam), soutien public aux initiatives des associations, intérêt du public pour une certaine pratique culturelle fortement stimulé par une émission de télévision, etc. Ils n'en présentent cependant pas moins de profondes différences de nature. Les caractéristiques futures de la « culture syncrétique » actuellement en gésine dans notre pays dépendront largement de leur influence et de leur dynamisme respectifs.

Du malentendu comme source d'évolution culturelle

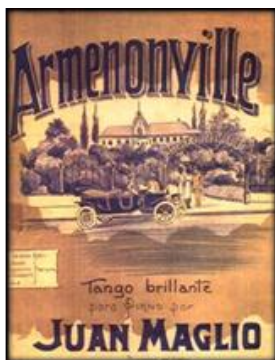
Mais, dans le défilé de la Madeleine, il n'y avait pas que des français. On trouvait aussi une minorité de brésiliens, résidant à Paris ou venus tout spécialement pour l'occasion de Salvador de Bahia. Les motivations des uns et des autres étaient opposés ou plutôt symétriques. Les autochtones rêvaient d'être habillés et de danser « comme des brésiliens » - oubliant sans doute que la majorité de ceux-ci ne pratique en fait pas la Samba. Quant aux brésiliens de passage, ils rêvaient sans doute depuis longtemps de découvrir Paris, un Paris sans doute fantasmé et mythifié, bien différent de la ville réelle.



Ces illusions et ces désirs croisés, souvent fondés sur des malentendus, des clichés et des ignorances, constituent paradoxalement un ressort puissant de création culturelle : c'est en effet en copiant maladroitement des pratiques étrangères, en les mélangeant involontairement avec ses propres manières d'être, que l'on finit par créer, sans même s'en rendre compte un nouvel « objet » culturel métissé. C'est ainsi que le proto-tango serait né, selon la thèse de [Juan Carlos Caceres](#), des défilés de cumparsas argentines de la fin du XIXème siècle où les Blancs imitaient à leur manière maladroite ou moqueuse le Candombé des Noirs. Ou que tango argentin, en arrivant à Paris dans les années 1920, a rapidement donné naissance, par métissage avec les danses locales, au tango-musette de nos grands-parents...

Et puisque nous parlons du tango... Je vis moi-même, un mercredi par mois, une autre expérience assez étrange de « malentendu », en allant danser le tango au [Chalet du Lac](#), à l'orée du bois de Vincennes. Ce pavillon à l'apparence aérienne et translucide possède en effet une caractéristique qui le rend cher aux tangueros épris d'histoire. Il eut en effet un moment pour sosie un cabaret célèbre de Buenos-Aires : l'Armenonville, qui fut à partir de 1911 un haut lieu du tango argentin de la grande époque. Un tango célèbre de Juan Maglio Pacho porte d'ailleurs son nom. L'Armenonville étant aujourd'hui détruit, ce n'est donc plus qu'au Chalet du lac de Paris que les aficionados du monde entier peuvent savourer l'illusion d'un voyage dans le temps, en s'imaginant danser au son de l'orchestre de Canaro, et aux côtés de la Rubia Mireya ou de El Cachafaz. Jusqu'ici, rien d'anormal.

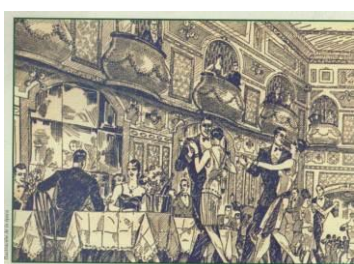




Mais le piquant de l'histoire, c'est que le Chalet du Lac n'est pas la *copie* de l'Armenonville, mais son *modèle*. A la fin du XIXème siècle, en effet, les Argentins, profondément épris de culture française et de savoir-vivre parisien, cherchaient à imiter chez eux tout ce qui venait de notre beau pays.

C'est ainsi que s'ouvrit en 1911, dans le quartier de Palermo, une copie du chalet du Lac, l'Armenonville, qui, justement parce qu'il prétendait s'inspirer du goût français, attira les faveurs de la bonne société argentine.

Cette situation est à l'origine d'un étrange quiproquo que l'on peut résumer par une phrase un peu entortillée : « *les tangueros parisiens d'aujourd'hui viennent danser au Chalet du lac en rêvant de retrouver l'authenticité du tango dansé au début du siècle par des Argentins qui venaient danser à l'Armenonville en rêvant de copier l'élégance des Français qui allaient alors danser au Chalet du lac* ». Comprend qui peut... Mais ce qui est sur, c'est que, dans ce jeu de miroir à l'infini où chacun va chercher très loin un modèle un peu imaginaire, c'est la notion même d'authenticité qui en prend un sacré coup !!



Morale de l'histoire : c'est en copiant (nécessairement) mal une pratique culturelle étrangère, en lui insufflant (souvent de manière involontaire) des caractéristiques venues de ses propres traditions ou de ses manières d'être, que l'on crée, sans même s'en rendre compte, une nouvelle forme d'expression métissée. Paradoxe qui fait de l'erreur, de l'illusion et du malentendu une force créative bien plus puissante que la copie la plus érudite, consciencieuse et exacte de l'original ! (photo ci-dessus : le chalet du lac aujourd'hui ; photo ci-contre : scène de cabaret à Buenos Aires dans les années 1920)

De la confusion entre intégriste musulman et danseur de samba brésilien

La seconde anecdote dont j'ai été témoin au cours du défilé, en apparence burlesque, est aussi révélatrice de certains des risques associés à une mondialisation culturelle mal maîtrisée ou mal vécue. A la tête de l'un des groupes de danseurs et musiciens, défilaient deux jeunes filles habillées respectivement en Vierge Marie et en Marie-Madeleine. Cela a beaucoup énervé une petite dame qui se trouvait sur le passage du cortège, qui les prenait pour des musulmanes voilées au milieu d'une manifestation d'intégristes. J'ai essayé de lui expliquer que c'était en fait un défilé brésilien, avec des représentations traditionnelles de Saints catholiques. Mais elle n'était pas très convaincue et elle a continué à ronchonner.





Je m'abstiendrai ici de proférer l'habituelle bordée d'insultes qui devraient, si j'étais « politiquement correct » servir de commentaire : « lepéniste », « idiot », « réac », « raciste », etc. Plutôt que de pratiquer une stérile invective - comme beaucoup d'esprit bien-pensants ont encore trop souvent tendance à le faire - je préfère essayer de réfléchir à ce qu'une telle attitude peut nous révéler des tensions qui entourent le mouvement de transculturation dont j'ai parlé plus haut, et pourraient peut-être empêcher qu'il ne se réalise de manière harmonieuse.

Une partie de la population française supporte mal, en effet, les évolutions dont j'ai parlé plus haut. Pour elle, l'arrivée massive de populations nouvelles et les mutations culturelles qu'elles apportent nécessairement au fond autochtone sont vécues comme autant de menaces, d'agressions et de mini-humiliations. Je ne crois pas qu'il faille traiter ces craintes et ces blessures identitaires par le mépris, au risque de s'exposer un jour à des crises d'autant plus graves qu'elles auront été trop longtemps sous-estimées par les « esprits éclairés » auto-proclamés. Et ce d'autant que le choc identitaire résultant de l'extrême diversité des apports culturels étrangers en France est aujourd'hui massif, déstabilisant profondément les représentations traditionnelles. En ce sens, la confusion entre un défilé de catholiques brésiliens chantant et dansant sur des rythmes de samba avec une manifestation de musulmans intégristes n'est pas qu'une simple et cocasse anecdote. Elle témoigne



de la désorientation d'une partie de la population française par rapport à des évolutions culturelles extrêmement rapides qu'elle a du mal à comprendre et à analyser. Et même si cela est fait avec les meilleures intentions du monde, je peux concevoir que certaines personnes trouvent choquante la présence de danseuses dévêtues, de danseurs de Capoeira et de Santeros entonnant des chants religieux afro-brésiliens sur les marches de l'une des principales églises catholiques de Paris.

J'ajouterai que la violence du sentiment de rejet de l'autre peut être, dans une certaine mesure, accrue par la méconnaissance de ses propres racines : moins l'on sait d'où l'on vient exactement, plus on s'attache à une vision superficielle et schématique de cette identité et de son histoire⁴.

⁴ La chose étant d'ailleurs également vraie, mutatis mutandis, pour beaucoup de jeunes descendants d'immigrés d'origine musulmane d'autant plus attachés à leur culture et leur religion d'origine ou revendiquée comme telle qu'ils en connaissent en fait peu de chose.



Prenons l'exemple du voile : Il n'y a pas si longtemps, dans mon enfance, la présence de femmes voilées ou portant foulard dans les rues françaises étaient encore - ou déjà - monnaie courante. Mais c'étaient alors... des bonnes sœurs catholiques. Ma famille, qui pourtant n'est pas d'origine chrétienne, m'avait d'ailleurs appris à les saluer d'un respectueux « bonjour ma sœur ». Il y avait aussi beaucoup d'espagnoles et portugaises immigrées, d'origine rurale et très catholiques, qui

portaient le foulard. Sans parler les processions religieuses catholiques traditionnelles, déjà disparues il y a 50 ans dans le cadre d'un processus de déchristianisation séculaire, et où l'image de la Vierge Marie apparaissait toujours vêtue d'un voile. Il est troublant et paradoxal qu'un ustensile vestimentaire, si profondément associé il y a encore quelques dizaines d'années avec la manifestation d'une foi ou d'une morale catholique, soit maintenant assimilé spontanément et sans réserve à une autre religion, désormais perçue comme une forme d'invasion et de menace pour nos racines identitaires.

Mais ce qui est sûr, c'est que la réaction de ma brave petite dame laisse entrevoir une perspective fort inquiétante : celle où le « greffe » culturelle allogène ne réussirait pas dans notre pays, et où des populations d'origine se replierait chacune dans une logique communautaire fermée, voire haineuse vis-à-vis de l'Autre.

Le pire cependant, n'est pas toujours sur, comme en témoigne cette autre anecdote, illustrant l'extraordinaire et inattendue plasticité des sentiments et des comportements humains. Il y avait bien une femme voilée, une vraie celle-là, dans le public du cortège. Elle avait même l'air particulièrement sévère, tout habillée de noir de la tête aux pieds. Mais décidément, il était dit que ce jour serait celui des surprises et des paradoxes ! Je remarquais bientôt qu'elle regardait elle-



même le défilé avec un grand intérêt. Elle le suivit même, en compagnie de son mari – c'était sans peut-être un couple de touristes - tout au long des grands boulevards, depuis la porte Saint-Denis jusqu'à la Madeleine. Sa fascination était d'ailleurs partagée par une autre spectatrice au profil tout aussi inattendu : une péripatéticienne chinoise du boulevard des Italiens, qui suspendit un moment ses coupables activités pour regarder le joyeux cortège. Peut-être ces deux nouvelles et inattendues aficionadas de la culture brésilienne se rencontreront-elle bientôt dans une cours de samba à Pantin ou à Belleville, alimentant ainsi un melting pot aux composantes d'une incroyable diversité ??? Ay ay ay !! La tête me tourne de tant de mélanges...

Du goût de l'exotisme à l'oubli de ses propres racines



La troisième anecdote s'est produite sur les marches de l'église de la Madeleine, où la procession dansante et chantante est arrivée en fin de matinée. La cérémonie de « lavage des marches de l'église » devait être précédée de chants religieux catholiques (le « notre-père ») et suivie de chants yorubas d'inspiration afro-brésilienne.

Et là, ce que je veux dire pourra choquer certains... Et pourtant, je me lance !! Voilà.

Le Notre-Père devait être chanté en Brésilien, en Français, puis en Yoruba. Comme il est de coutume, la foule devait reprendre les incantations du prêtre. Il y eu d'abord peu d'écho à la prière en portugais, ce qui ne m'a pas semblé anormal vu l'endroit et la composition de l'assistance. Mais, au moment de reprendre le « Notre Père » en français, ce fut un silence total dans la foule. Un peu gênant, en pleine cérémonie supposément religieuse, devant l'une des principales églises de Paris.



On touchait là un malentendu profond sur le sens de la cérémonie. Pour les brésiliens, encore aujourd'hui, ce sens est essentiellement religieux, même s'il est paré des couleurs de la fête. Pour les français qui y participent, ce sens est celui d'un loisir « différenciant » où le participant marque sa singularité en se rattachant à une pratique culturelle et festive parée des attraits de l'exotisme, mais dont la dimension de croyance religieuse est bannie.



J'avais personnellement expérimenté un malentendu un peu similaire lorsque je m'étais rendu, dans les environs de Santiago de Cuba, à l'église de la [Virgen de la Caridad Del Cobre](#). Dans le rituel syncrétique afro-cubain, cette sainte est associée à la Déesse de l'Amour, Ochun, qui est aussi considérée comme « la mère de tous les cubains ». C'est donc un lieu de pèlerinage connu pour les adeptes de la Santeria. Et c'est aussi la raison pour laquelle j'avais voulu m'y rendre, désireux de poursuivre mes investigations personnelles sur cette croyance et ses rites, et n'étant attiré dans Cuba que par ce qu'il avait à mes yeux d'exotique.

J'avais seulement oublié que Cuba, est, comme toutes les anciennes colonies espagnoles, une terre de profonde tradition catholique. Et que l'église de la Virgen de la Caridad Del Cobre est d'abord l'une des principales cathédrales du pays. Y arrivant de surcroît un dimanche, de tombais donc, non en plein rituel de Santeria, comme je l'avais naïvement imaginé dans ma vision déformée ou plutôt partielle de la culture cubaine, mais en pleine messe catholique.





Une messe à laquelle assistaient, avec une grande ferveur, des centaines et des centaines d'adeptes, récitant tous ensemble d'une seule voix, les prières consacrées avec l'évêque. Certains d'entre eux étaient peut-être des adeptes de la Santeria, mais pour l'heure, cela ne se voyait pas. J'ai été, je dois le dire, ébloui par la puissance de cette foi chrétienne, tout aussi belle par ses mythes, par des prières et par ses chants que l'exotisme afro-cubain que j'étais venu rechercher là. Ah !!! Le Notre-père chanté sur un rythme de

Son, c'est vraiment inoubliable !! Cela vous donnerait envie d'aller à la messe tous les dimanches !!!

Et voilà qu'en France même, aucun de ceux qui étaient présents – par ailleurs êtres intelligents, bons batteurs de tambours Batucadoras ou bonnes danseuses de Samba, n'était capable, ou désireux, ou les deux, de réciter un « Notre-Père » que leur grands-parents connaissaient pourtant par cœur !!!



Je ne suis pas plus réactionnaire que je ne suis altermondialiste : mon intention n'est donc pas de jeter la pierre à ces jeunes français à la recherche d'une expérience exotique un peu fantasmée, pas plus que d'insulter la petite dame un peu grognon qui confondait une figurante brésilienne habillée en Vierge Marie avec une musulmane intégriste. Mais, là encore, cet incident a suscité en moi quelques réflexions que je voudrais vous livrer.



Première réflexion : l'exotisme n'existe pas par lui-même, mais à travers la projection fantasmée, déformée et mutilée que l'on se fait d'une culture étrangère. Pour nos braves batteurs de tambours, il était clair que l'image qu'ils se faisaient du Brésil était exclusivement focalisée sur le côté « culture non européenne » de ce pays. La rencontre avec les racines africaines, les rythmes envoûtants des tambours, les mouvements sensuels des corps, constituaient visiblement

pour eux l'alpha et l'omega de cette expérience. Par contre, ils étaient totalement insensibles à la composante proprement européenne, pourtant si présente de cette culture, au premier rang duquel bien sur, il faut citer un héritage religieux catholique toujours très vivant.

Tout à fait disposés à passer de longs moments à apprendre des rythmes Bembé, des danses afro-brésiliennes et à se déguiser en danseurs de samba bariolés, ils auraient certainement fait preuve de beaucoup moins d'enthousiasme si on leur avait expliqué que l'apprentissage par cœur du « Notre-Père » constituait une étape nécessaire de la préparation de cette cérémonie, sans laquelle celle-ci était dépouillée de son sens élémentaire.





Seconde réflexion : Il me semble, au fond, un peu étrange de préférer l'autre à soi-même. Pourquoi, aujourd'hui, pour un jeune européen relativement évolué, une cérémonie d'origine étrangère n'est-elle séduisant que par sa *différence*, par sa *nouveauté* et non par ce qu'elle nous rappelle de nos propres racines, de notre propre héritage, de nos traditions autochtones ? N'est-il pas aussi émouvant de réciter la *même* prière qu'ont dite tant de fois nos grands-parents et nos arrière-grands-parents aimés que de s'initier aux arcanes

de traditions étrangères *différentes* ? Pourquoi la présence de la culture africaine en Amérique latine passionne-elle ce public, alors que celle de la culture européenne – qui est quand même, fondamentalement, la leur - leur indiffère ou les ennuie ?

J'en suis réduit à égrener ici les hypothèses : recherche frénétique de la nouveauté et de l'exotisme à tout prix ? Sympathique et superficiel effet de mode sans conséquences ? « Haine de soi » suicidaire des français pour leur propre culture, conduisant à une sorte de « collapsus de civilisation », telle que [Riposte laïque](#) nous en a dressé récemment le terrifiant tableau ? Déclin de croyances discréditées par un lourd passif moral auxquelles il est urgent de substituer un nouveau système de valeur appuyé sur une autre conception de la transcendance ? Mais, dans ce cas, laquelle ?



Je ne sais. Mais ce que je sais, par contre c'est que le mutisme de la foule française, au moment de réciter le « Notre-Père » devant l'église de la Madeleine, alors que c'était à la fois le sens profond de la cérémonie et un comportement que n'importe quel étranger non - européen (notamment d'origine africaine ou latino-américaine) aurait considéré comme parfaitement normal, m'a quelque peu gêné et presque attristé.

Car je pense que pour pouvoir affronter positivement l'enjeu d'une mutation culturelle et ethnique accélérée, comme celle que nous vivons aujourd'hui, pour tirer parti de ses opportunités et éviter ses périls, une société doit elle-même disposer de repères moraux, religieux, historiques, culturels solides, sous peine de tomber assez rapidement dans une forme de chaos moral et humain.

Quatre scénarios pour la culture populaire française

Dans une vie antérieure, avant de m'intéresser à la danse et aux cultures populaires latino-américaines, j'ai été économiste. J'ai aussi été un moment un spécialiste relativement reconnu de la prospective, domaine sur lequel j'ai commis [quelques ouvrages](#). Or, qui dit prospective, dit aussi scénarios pour l'avenir.

En conclusion de ces réflexions, je me permets donc de vous livrer quatre scénarios concernant l'avenir culturel de notre pays. Les voici, en quelques mots :

Scénario 1. La France dominée par une mass-culture mondialisée et mercantile. Les différents apports culturels sont malaxés par les grands médias de masse en une sorte de grand brouet, présentant une vision stéréotypée et superficielle de chacun d'entre eux. Le processus de transculturation est orienté par les choix et les intérêts des grandes entreprises de loisirs, ne laissant qu'une portion congrue à l'expression spontanée de la culture populaire, qui entre dans un processus d'appauvrissement.

Scénario 2. La France, espace de diversité et de créativité culturelle. Des dizaines de sub-cultures, elles-mêmes métissées, coexistent dans une atmosphère de tolérance et de curiosité mutuelles, témoignage d'une idiosyncrasie française discrètement mais naturellement partagée par tous. Portées par un puissant mouvement associatif, elles se fertilisent mutuellement, constituant le terreau d'une formidable créativité et vitalité culturelle dans notre pays.

Scénario 3. La France, une culture fragmentée. L'absence de culture dominante et partagée fait que chacun se replie vers une sub-culture de substitution elle-même fantasmée et vécue de manière superficielle. Une forme de nomadisme ou errance culturelle s'instaure, conduisant à diverses dérives (sectes, isolement de ceux qui ne parviennent à s'intégrer nulle part, conflits épidermiques entre expression culturelle et modes de vie incompatibles...)

Scénario 4. La France explosée. La diversité mal maîtrisée des cultures, des ethnies et des religions vire à la confrontation ouverte et au repli communautaire haineux.

Je ne sais lequel de ces scénarios se réalisera. Peut-être un cinquième, mélange de plusieurs d'entre eux ? Peut-être plusieurs de manière successive ? J'ai évidemment une préférence pour le second, conciliant harmonieusement un socle humaniste commun avec la diversité et la liberté des expressions... Oeuvrons donc tous ensemble pour qu'il se réalise, en apprenant à la fois à aimer l'autre et à respecter nos propres racines. Exercice sans doute difficile mais salutaire !!!

... Quant à moi, je me demande désormais si, après le tango argentin, les danses cubaines, et un désormais presque inévitable passage par la samba brésilienne, je ne finirai pas mes jours dans la peau d'un danseur de musette...